

Rencontres urbaines

*Pierre Sansot
Département d'Ethnologie
Université Paul Valéry
Route de Mende, B.P. 5043
34032 Montpellier Cedex 1
France*

Résumé

En parlant de l'inhumanité de la ville, on sous-entend qu'elle ne favorise pas les échanges, les rencontres. Pourtant même dans les métropoles il existe des rencontres furtives, plus ou moins éphémères. Une rencontre éphémère constitue une facilité. On en reste aux apparences. Mais tout aussi bien, en une si courte durée, il faut aller à l'essentiel, user de gestes et de mots précis.

Summary

When we talk of inhuman cities we mean a lack of interaction and exchange. Yet, even in the metropolis interaction does take place albeit in an ephemeral manner. An ephemeral encounter is often easier. Everything remains at the level of appearances. Yet, even if these are only short moments, in order to reach the essential, precise words and gestures must be used.

Quand on met en cause l'inhumanité de la ville, on sous-entend qu'elle ne favorise pas les échanges, les rencontres. Encore évoque-t-on plutôt les métropoles que les villes traditionnelles.

Au dehors, l'homme serait soumis à la turbulence. Soit il se dissiperait en une poussière de gestes, d'états de conscience, soit, s'il veut garder son identité, il prendrait ses distances vis à vis de ce qu'il traverse. Dans les deux cas, il ne consentirait pas à changer une partie de sa vie avec celle des autres.

Il réserverait au dedans, à son domicile, sa capacité de s'ouvrir à ses proches et à ses amis. S'il parcourt aussi vite les boulevards, ce serait précisément pour retrouver un peu de chaleur et d'intimité.

Cette première analyse mérite d'être singulièrement nuancée. Car il existe des rencontres furtives, plus ou moins éphémères: un regard échangé avec un autre regard, ou dans le métro, un voyage partagé pendant quelques stations. A coup sûr, il est rare

que nous atteignons une personne dans sa singularité. Nous nous laissons plutôt pénétrer, porter, par une multitude d'existences.

Ajoutons que les individualités ne se fondent pas, comme on l'a souvent répété, en une masse informe, inconsciente, opaque: la foule. Si nous ne bousculons pas les autres passants, si nous savons nous effacer ou presser le pas quand il convient, c'est au contraire parce que nous avons une perception très précise, très fine de l'autre, de son futur trajet, de sa qualité, des droits et des devoirs qui lui incombent en fonction de son statut, de son âge. Lorsque nous commettons un faux pas, nous le réparons aussitôt. Je mets l'accent sur cette immédiateté. Car, elle prouve notre vigilance et une sorte de regard qui vaut bien un corps à corps.

Le gaffeur peut être un homme intelligent, courtois, mais il ne possède pas ce presentiment, ce degré d'attention à l'événement et en conséquence il provoque des catastrophes plus ou moins graves.

Je voudrais maintenant, avec quelques artifices, distinguer plusieurs types de rencontres: les unes fondées sur l'éphémère, les autres sur la durée, les unes plus ouvertes aux hommes, les autres aux femmes, les unes propices aux personnes âgées, les autres aux plus démunis, les unes informelles, les autres institutionnelles.

Une rencontre se prépare ou au contraire elle advient à l'improviste. Dans le premier cas, il y a tout un cérémonial qui exige du temps et qui incite, ponctue un fragment de notre existence. Dans le second cas, c'est la divine surprise, c'est l'offrande d'un présent plus riche que nos attentes. Encore faut-il accepter que souvent rien ne se produise, ne pas chercher obstinément un hasard qui, en principe, n'en fait qu'à sa tête.

La rue devrait permettre l'inattendu. Or, seuls certains individus savent provoquer la rencontre. Roger Vailland écrivait: "Je ne peux pas sortir dans une ville sans que quelque chose m'arrive". Le merveilleux fait rarement signe. Croyons cependant que quelques hommes savent l'apprivoiser, l'attirer à eux. Dans un bar, dans un avion, là où ça bouge, là où les personnes sont en transit et se montrent plus disponibles...

On peut également raisonner en termes quantitatifs. Dans une ville, tant de mobiles circulent que l'aléatoire, c'est à dire l'inédit, l'in vraisemblable, est rendu possible. Or, une rencontre authentique ne se reconnaît-elle pas à ce que nous sommes déconcertés, tirés de notre équilibre intérieur et qu'une altérité outre passe les frontières de notre moi?

L'aventure, en l'occurrence, peut prendre un tour sinistre. Agressions, rapt d'enfants, attaques à main armée se multiplient dans les lieux les plus impersonnels d'une ville-carrefour, c'est à dire dans les parkings, les grandes surfaces, le péri-urbain, les banques, les hangars...

Une rencontre éphémère constitue souvent une facilité. On en reste aux apparences, on évite un dialogue où chacun apporterait ses différences, serait sommé de surmonter des conflits et parfois d'attendre avant qu'un authentique échange se déclare. Mais

tout aussi bien, l'éphémère nous permet d'échapper à la langueur, à la fadeur. En une si courte durée, il faut aller à l'essentiel, user de gestes et de mots précis.

J'ai fait l'hypothèse d'une ville plus mouvementée, plus accidentelle qu'elle n'est. Une cité se compose de sédentaires plus que de nomades. Nous avons le talent et le goût d'user de balises, de parcelliser et de redistribuer notre espace. Le dehors se différencie en une étendue que je me suis appropriée et d'autres territoires qui ne me sont pas refusés mais où je ne compte pas parmi les privilégiés. Ainsi le quartier m'appartient, nous appartient. Les mégalofoles, loin de les détruire, les ont fait ressurgir sous la forme de ghettos. L'étranger ne s'y sent pas en sécurité. Il doit en respecter les règles mal définies. Par exemple, l'épicier reconnaît ses clients, les appelle par leur nom, s'enquiert de leur santé. Si vous recherchez votre enfant, un autre enfant ou un voisin vous donneront des indications utiles. Le familier y vaque sans prêter exagérément attention à sa tenue.

Hommes et femmes se rencontrent aujourd'hui librement. Il est cependant possible de désigner des lieux qui concernent davantage les uns ou les autres. Dans un bistrot, autour du zing, des hommes parlent du sport, d'automobiles, du tiercé, s'interpellent à haute voix. Dans un stade, le point d'orgue se situera dans les vestiaires: ceux-ci sentent la sueur, le camphre. Des vêtements sales jonchent le sol ainsi qu'un peu de terre emportée par les crampons. On y hurle plus que l'on y parle. Quand l'équipe a gagné, ses joueurs chantent fort et haut. Une présence féminine serait jugée incongrue.

Pour les femmes, ce seraient les squares, durant l'après-midi, à l'heure où leurs maris travaillent. Elles conversent autour de leur foyer, de leurs tenues, de leurs enfants. Si à cet instant de la journée, un homme s'y aventure, elles regardent davantage leur progéniture et s'inquiètent quand elles croient découvrir chez le passager des allures équivoques.

La condition sociale participe à cette diversification des lieux de rencontres. Pour les plus riches, ce sont des clubs réservés, des restaurants de luxe. Il ne suffit pas d'évoquer des réalités économiques qui les rendent inaccessibles au reste de la population mais de mettre l'accent sur la positivité de leur fonction. Leurs membres retrouvent dans la beauté des lieux, dans le raffinement des costumes, un miroir gratifiant de leur élection, de leur excellence. Parce qu'ils appartiennent à la même culture, ils disposent de lieux communs (d'un référent) autour duquel ils organisent leurs propos. Ils échangent des tuyaux, des adresses, des sourires. Celui qui n'appartient pas à ce monde s'y sentirait "déplacé".

A l'inverse, les routards, les marginaux ont à repérer des lieux d'accueil dans une ville parfois inconnue: des gares, certains carrefours, certains jardins, certains trottoirs. "Certains", le mot me paraît important. Car il sous-entend que ces gens-là doivent disposer d'un sens réel de la ville pour discerner des lieux susceptibles de les accueillir. Là ils s'interpellent, ils évoquent leurs voyages, leurs exploits. Une bouteille de vin en plastique passe de main en main. Toutes ces conduites relèvent, à l'évidence, de l'échange.

Nous avons mis en évidence des lieux qui, sous la forme d'habitudes ou de hasards sont devenus des rendez-vous. Il nous faudrait à l'inverse considérer d'autres lieux destinés à produire l'échange. Dans une maison des jeunes et de la culture, les habitués s'adonnent en commun à la photo, à la poterie, au tissage, à la mécanique, à la vidéo, à la gymnastique volontaire. Par bonheur, la ville de tout temps, a multiplié de tels espaces ou bâtiments: bibliothèques, lycées, musées... Ce sera une revendication exprimée par les jeunes d'un quartier en difficulté: celle d'un support où ils exerceront leurs aspirations.

Nul ne niera leur utilité, même si certains habitants, les plus contestataires redoutent une récupération, un moyen de pacifier à bon compte leur milieu. N'est-ce pas également un signe du déficit social de notre culture? Dans un autre milieu plus rural, les familles se rencontraient à l'occasion des vendanges, des moissons, chez le maréchal-ferrant, sans avoir besoin de tels supports institutionnels.

Une pareille opposition mérite d'être nuancée. Car l'informel buissonne autour de l'institutionnel et le rend moins rigide. Des jeunes gens demeurent sur les trottoirs de leur collège et ils y font pétarder leur vélomoteur. A la sortie d'une maternelle, les mères de famille parlent entre elles. Même sur les lieux de travail, il existe des espaces intersticiels où les employés nouent des relations plus libres.

Pour terminer, nous aimerions dessiner les contours d'une ville idéale (qui a existé, qui existe encore) propre à favoriser les rencontres.

Elle doit comporter des lieux susceptibles d'attirer et d'accueillir des individus différents les uns des autres. Nous songeons à ce que furent, à ce que sont les jardins publics: des mamans et leurs enfants, mais aussi des personnes âgées, des retraités, des familles entières, chacun jouant le rôle d'acteur et de spectateur, tantôt esquissant un brin de comédie, tantôt observant avec sympathie celle que les autres jouent. Il est possible d'entamer une partie d'échecs, de converser mais aussi bien de s'en absenter, de rêver, de tenir seulement ses sens en éveil. Une pareille complexité ne se reproduit pas à partir d'une addition de fonctions. Elle repose sur une convenance étonnante, sur un je ne sais quoi.

Elle doit bénéficier de marges de manoeuvres, d'ouverture d'écarts. L'horizon étant ainsi espacé, nous sommes davantage en état d'accueillir les autres. Des enfilades d'escalier, des porches, la perspective d'une montagne, des rues tourmentées et qui parfois dégringolent ou au contraire grimpent. Je ne me livre pas là à une apologie du pittoresque. Mon intention est autre. Quand nous cessons d'être bousculés, écrasés, quand nous nous avançons avec un sentiment de bonheur et de liberté, nous sommes davantage disposés à regarder, à entendre nos semblables.

Il existe enfin une dernière forme de dialogue, cette fois entre un individu et sa ville - celle qu'il parcourt et qu'il découvre une dernière fois à laquelle se superposent des villes autrefois aimées, rêvées ou encore cette même ville prise dans le tourment des

saisons. Cette ville ne me parle pas, ne me répond pas mais elle m'inspire des pensées, des songes qui viennent d'elle et non point de moi.

"Les pierres songent à nous. Mieux, elles songent pour nous. Nous avançons dans une sorte de musique des rues aussi troublante qu'une musique de nuit, aussi subtile qu'une musique de chambre. Avec le temps, nous ne distinguons plus les sonorités de jadis: cris d'une mère à son enfant en retard à l'école, crissement de pneus à un carrefour et accident évité de justesse, bruits confus venus d'un atelier, tendresse d'un visage qui nous parlait et ce trottoir qui ne résonnait pas comme les autres chaussées, annonce d'un événement grave que nous lisons à mi-voix sur les panneaux d'un kiosque à journaux, lassitude ou légèreté de nos propres pas, ramage des oiseaux, car ils savent aussi chanter en ville par une journée printanière, clarines dévoyées de leurs prairies, cascades égarées de leurs torrents, pétarades d'un adolescent qui, sur son vélomoteur, démarrait à peu près à la même heure que vous.

Elles s'entrelacent, se répondent, se dérobent et réapparaissent, se superposent. Elles se confondent dans une nuit équivoque: celle d'un passé lointain, celle des ultimes ténèbres dans lesquelles nous nous enfonçons bientôt, trop tôt à notre gré. Elles recouvrent le monde d'un brouillard si fin que seuls un fleuve chargé de mémoire ou certains tableaux inspirés sont en état de produire.

Les pierres me laissent songeur et je n'aspire plus à entendre carillonner Midi le juste, Midi roi des étés." (Sansot, 1993)

Ce texte est celui d'une conférence donnée lors de la 27e Journée du Mont-Pèlerin (le 22.10.1993), organisée par la Société d'Etudes Economiques et Sociales avec aussi la collaboration d'Architecture & Comportement. L'article est également publié dans la Revue Economique et Sociale, LI, 4, 1993, 267-271.

BIBLIOGRAPHIE

SANSOT, P. (1993) "Jardins Publics" (Paris, Payot).